

Le rêve du Solitaire !

Conte de Sylvestre.

Ce soir là, pour ne plus entendre les bruits de la ville, celui qu'on appelle le Solitaire ferma très tôt la porte de sa tour. Là-haut, dans la mansarde aux poutres brunes, ne parvenait aucune rumeur. Dans l'étroite fenêtre à meneau s'encadrait un coin du ciel, tout pointillé d'étoiles. La pièce basse était tiède, car le feu achevait de consumer une grosse bûche qui, en s'effritant, laissait rouler dans la cendre de petites avalanches de braises rougeoyantes. Au plafond, une araignée tissait sa toile. C'était l'heure du recueillement, qu'affectionne le Solitaire. Parfois, une flammèche capricieuse venait éclairer l'ombre, mais ce reflet fugace ne durait guère et bientôt l'obscurité revenait plus dense et plus mystérieuse.

Assis sur un tabouret bas, devant lâtre, les coudes aux genoux et la tête dans les mains, le Solitaire songeait. Ses prunelles d'un bleu lavé ont cette couleur indécise des yeux qui pleurent souvent et ses épaules voûtées trahissent une grande lassitude ; pourtant, malgré le pli d'amertume qui barre la bouche, le menton carré laisse pressentir des sources d'énergie latente et insoupçonnées.

Plus que de coutume, en ce soir de Sylvestre, le Solitaire était morose. Dehors, la foule s'agitait, dans un délire de folie ; les masques grimaçants circulaient dans les rues et les baraques foraines débitaient aux naïfs des orviétans de bonheur.

Le bonheur ! oh ! quelle ironie ! En y pensant, le rêveur de la tour a esquissé un sourire qui ressemble à une grimace et sa voix, lassée, marmotte, en petites phrases, les réflexions maussades du rêveur.

— Pourquoi s'obstiner à célébrer la fuite du temps ? Est-ce donc une fête que de mesurer l'insuccès des efforts et la vanité des rêves morts ?... Oh ! le rêve !... Ici, la voix se brise en un sanglot qui ressemble à un soupir et un écho, venu on ne sait d'où, répète lentement : « Le Rêve ! »...

C'est à cet instant que la porte s'ouvrit ; ce ne fut pas une entrée brusque, à la façon des conquérants qui prenaient possession de la ville, c'était d'abord un bruit léger, comme celui de la brise vespérale dans les roseaux de la grève. Puis, il y eut un frôlement furtif, rumeur imperceptible qui, peu à peu, devient plus concrète.

Enfin, le Solitaire sentit qu'il y avait quelqu'un dans la tour. Pourtant, il était certain d'avoir assujéti très bien les verrous et, néanmoins, on était entré. L'écho de tout à l'heure devait être, certainement, la voix de cet intrus.

Vivement, le rêveur a levé la tête, mais dans l'ombre qui endouille les contours, il ne distingue rien tout d'abord. Peu à peu, cependant, une forme apparaît, les contours se dessinent et une silhouette sort de la pénombre. Le visage, les gestes, le maintien, ne sont pas inconnus du Solitaire, mais il lui serait néanmoins impossible de donner un nom à celui qui se tient immobile, dans l'angle opposé à la cheminée. Il faut l'interroger pour savoir qui il est.

Haussant la voix, le maître de la tour demande :

— Comment avez-vous pu vous introduire ici ? Seriez-vous un chevalier du passe-partout, peut-être ?

— Non ! répond l'autre, avec un rire qui sonna bizarrement. — Je ne suis pas de cette corporation et pourtant il n'est pas de serrure au monde qui me résiste, j'entre où il me plaît et à l'heure où cela me convient !

— Ne savez-vous pas que cette tour m'appartient, à moi, le Solitaire, et qu'il ne m'agrée point de voir des intrus s'introduire chez moi.

— Des intrus, peut-être, mais moi, c'est différent.

— Voilà qui est un peu fort ! Vous ai-je invité, par hasard ?

— Je viens sans attendre d'invitation, car je suis pourtant chez moi !

— Que voulez-vous dire ?

— Rien de plus que ce que vous venez d'entendre.

— Pourquoi donc venez-vous me troubler justement ce soir, où je voulais revivre mes pensées et mes souvenirs ?

— Qui vous dit que je ne les connais pas ?

— Seriez-vous magicien, par hasard ?

L'inconnu laissa échapper un rire léger.

— Magicien !... Oui, à mes heures, si vous le désirez, je le serai pour vous, ce soir.

Le solitaire est stupéfait ; cette manière de parler, ces gestes, ne lui sont point inconnus. Qui donc est ce mystérieux visiteur. Il faut savoir.

— Vous aurais-je déjà rencontré dans la rue ? demande-t-il un peu timidement.

Sur quoi l'autre, avec un nouveau rire, se hâte de répondre : « — Ce n'étaient pas de sim-

ples rencontres fortuites; nous fîmes tout le voyage ensemble, ne te rappelles-tu plus ?»

Ce tutoiement et ces propos sibyllins achèvent de dérouter le Solitaire; il se frotte les yeux pour s'assurer qu'il n'est pas le jouet d'une hallucination et balbutie :

— Le voyage!... Que signifie [ces mots? — Puis délibérément, il se lève et fixant l'autre dans les yeux demande :

— En définitive, qui êtes-vous ?

Durant une minute, le silence s'est fait plus lourd que jamais. La flamme capricieuse arrête ses ébats dans la cheminée et seul, le bruit léger de l'araignée fileuse emplît la mansarde. Alors, à voix basse, comme un souffle, l'inconnu répond : — Ne m'as-tu pas deviné, en retrouvant en moi des gestes et des traits déjà connus ? C'est toi-même, que tu revois en ma personne, car je suis le Passé. Ce soir, je viens pour établir les comptes de Sylvestre.

— Oh ! fait le Solitaire, avec un léger frisson de crainte, à quoi bon aligner des chiffres ? La colonne des pertes est trop longue pour que nous puissions en faire l'addition ici : quant à celle des profits, je n'y pourrais écrire que deux mots : souffrance et désillusion.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr !

— Eh bien ! je t'ai apporté ici deux cadeaux; ce sont les choses essentielles qui marqueront pour toi cette année finissante. Regarde !

A la clarté de la flamme, le Solitaire vit une pauvre fleur, fanée et sèche. Il la reconnaît aussitôt; c'est la rose d'amour qu'il a vainement essayé d'acclimater en son jardin et que la première nuit fraîche a tuée.

— Oh ! pourquoi m'apporter cela ? crie-t-il impétueusement. — C'est cruel de rappeler les douleurs d'autrefois. Pourquoi faire saigner une blessure qui n'est pas cicatrisée ? En mon jardin, il n'y a plus de fleurs, depuis que celle-ci est morte !

— Elle peut revivre, murmure doucement le Passé. — Regarde encore !

Dans sa main, il tient une ampoule de verre où brille, resplendissante, une larme.

Le Solitaire ému, bégaye :

— Ma première larme d'amour, pour la

pauvre rose fanée!... Pourquoi, ô Passé, avoir conservé le souvenir de ma grande douleur ?

Alors, dans l'ombre grandissante, la voix répond : — « Parce que rien n'est si précieux qu'une larme; elle a l'orient de la perle, les reflets de l'aurore et la pureté de l'azur. Heureux es-tu d'avoir pleuré, car tu as trouvé le secret des vraies richesses, de la lumière et du ciel » !

— Que m'importent ces biens, puisque ma rose est morte, répète le Solitaire d'un ton plaintif.

— Insensé, dédaigneras-tu ce qui est essentiel ? Ne sait-tu donc pas que la souffrance est la condition de la vie ?

— Comment le saurais-je, ô Passé, si tu ne m'en donne une réalisation !

— Qu'il soit fait selon ton désir, ô incrédule et tu verras tout à l'heure, ta rose reflleurir grâce à cette précieuse larme.

Avec précaution, il verse la gouttelette sur les pétales recroquevillées et alors, le miracle se produit : les feuilles frémirent doucement et se déplièrent, une coloration rose remplace le jaune et le brun et la corolle s'étale, superbe de fraîcheur.

Emerveillé le Solitaire s'est penché pour aspirer avec délice la senteur pénétrante, qui remplit toute la tour. Quel prodige est donc l'œuvre d'une larme, balbutie-t-il.

Alors, douce comme un son de harpe, la voix du Passé a répondu :

— « O Solitaire, tu vois maintenant que tout est bien, quand on aime. Si une larme de pitié peut réveiller une rose morte, les rêves d'hier sauront encore recommencer, demain ».

En ce moment, les cloches de Sylvestre se mirent à sonner et, brusquement, tout se tut. Il n'y avait personne dans la mansarde, sinon le solitaire, assis devant la cheminée froide.

« Etait-ce un rêve » se demandait-il ! Pourtant, j'ai bien entendu la voix qui disait : Les rêves d'hier renaitront demain ! »

Alors, ouvrant la petite fenêtre qui donne sur le Levant, l'homme a étendu les bras en un suprême geste d'appel et, mêlant sa voix à celle des cloches, il a clamé, joyeux :

« Salut ! toi qui viens ! »

Julie MEYLAN !